

Hibakusha

Caroline Allard

Numéro 142, septembre 2014

Ridicule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, C. (2014). Hibakusha. *Moebius*, (142), 41–46.

CAROLINE ALLARD

Hibakusha

Je suis quelqu'un de sympathique. C'est pourquoi je garde le sourire même si je viens de me faire couper la parole par M. Balthus pour la seconde fois. Il est heureux que j'aborde un sujet délicat, dit-il, et il me demande si je sais que les survivants des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki sont appelés les *hibakusha*, mot dont la traduction littérale est *gens affectés par les explosions*.

Comme je suis quelqu'un de sympathique, je réponds poliment : non, je ne le savais pas. Et oui, c'est vrai, j'ai abordé le sujet – en quelque sorte. Avant que M. Balthus m'interrompe pour m'informer de l'existence des *hibakusha*, je discutais de la recette qui a lancé ma carrière, mon gâteau des anges à *l'explosion* de petits fruits.

Enchanté par mon ignorance, M. Balthus poursuit en évoquant la ségrégation dont sont victimes les *hibakusha*, que plusieurs considèrent encore aujourd'hui comme étant contagieux. Le gouvernement japonais les a dédommagés pour leur infortune. N'empêche, les *hibakusha* portent encore la tache morale de s'être trouvés du mauvais côté du globe au mauvais moment.

La première fois que M. Balthus m'a interrompue, c'était il y a cinq minutes à peine. Je venais tout juste de commencer à parler. Je mentionnais le fait qu'un chef risque sa vie professionnelle chaque fois qu'il entre en cuisine. Me remerciant d'aborder un sujet délicat, M. Balthus m'a demandé si je connaissais le vice-amiral Onishi. Rougissant de plaisir devant ma réponse négative, il a raconté que le vice-amiral Onishi était le père des kamikazes, qu'il avait imaginé cette stratégie originale de combat pour contrebalancer le retard technologique des Japonais sur

les Alliés. Onishi s'est dit que, puisque les pilotes étaient déjà prêts en principe à se sacrifier pour leur pays, ils accepteraient sans doute de partir pour une mission, une seule, où la mort était garantie mais où leur abnégation ultime mènerait infailliblement à la victoire. À la fin de la guerre, constatant l'échec de sa stratégie, il s'est fait harakiri. Extrême mais cohérent, le Onishi.

Je me trouve dans une bibliothèque où se donne une causerie (en principe, la mienne) devant un public de quatre personnes : une dame (Mona) qui « adore tout ce que vous faites », une paire d'anonymes et M. Balthus.

Pendant que M. Balthus disserte sur les *hibakusha*, Mona me lance un regard entendu : cet homme est très mal élevé. Mon admiratrice tient sur ses genoux un exemplaire usé de mon livre, *De ma cuisine à votre table : la gastronomie sans souci* ; elle aimerait beaucoup avoir une dédicace à la fin de ma conférence. Je souris à Mona : ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave.

M. Balthus finit par se taire. Pour la seconde fois, je le remercie de son intervention (je suis sympathique) et rassure du regard les trois autres personnes présentes (je suis sympathique mais je gère).

Même s'il s'est tu, M. Balthus frétille. La pression monte. Il voudra reprendre le crachoir.

Je suis agacée. Pas que je considère que M. Balthus m'empêche de changer le monde, une causerie à la fois. Je suis chef cuisinière, pas Roméo Dallaire. Mon livre est sorti il y a presque sept ans et même s'il persiste à se vendre, je comprends tout à fait que seules quatre personnes aient cru bon se déplacer ce soir pour m'entendre parler de bouffe. Je peux même concevoir que l'une d'entre elles ne soit pas si intéressée que ça à m'écouter, finalement. Je n'ai rien a priori contre M. Balthus. Mais je suis inquiète pour les trois autres, qui sont ici pour m'entendre, moi. Je jette un coup d'œil à la bibliothécaire. Occupée à son comptoir, elle ne me rend pas la pareille.

Comme s'il sentait qu'il joue avec mes nerfs, M. Balthus cesse de frétiller. Il me regarde gentiment : recommençons à zéro. Je lui souris : d'accord, recommençons à zéro.

Je décide de poursuivre avec la métaphore du chef cuisinier/chef d'orchestre. « Déjà toute petite, je considérais

chaque repas comme un concert au cours duquel je remarquais immédiatement s'il se détachait une ou plusieurs fausses notes... » Cette prémisse semble prétentieuse mais c'est un piège rhétorique ; le récit est en réalité très marrant et il se termine sur une pirouette d'autodérision qui fait invariablement applaudir tout le monde.

« Je suis heureux que vous abordiez ce sujet délicat », m'interrompt M. Balthus.

Mona fait discrètement mais distinctement claquer sa langue. Un des deux anonymes se racle la gorge.

Je demande à M. Balthus de m'accorder un petit instant afin que je puisse terminer mon histoire. Celui-ci hoche la tête avec ferveur : bien sûr, bien sûr ! Il est désolé. Ce lien que je suis en train de faire entre la musique et la nourriture est fascinant. Pour rien au monde, il ne voudrait y couper court. C'est simplement qu'il a une question. Est-ce que je chante lorsque je suis en cuisine ? En particulier si quelque chose ne tourne pas rond ? Je m'apprête à répondre mais il s'avère qu'il y a des liminaires à la question de M. Balthus, qui s'empresse de nous les exposer. « Pendant la Deuxième Guerre, voyez-vous, les Japonais, tout comme les Allemands et les Alliés d'ailleurs, chantaient en situation de grand stress. Ils en avaient non seulement l'habitude mais l'obligation stricte. Afin de combattre la fatigue morale des troupes, il fallait chanter et le faire en y mettant tout son cœur. Un soldat qui chantait sans entrain était perçu comme un soldat démotivé et démotivant. Quand on y pense, il y a un fond de vérité à cela, non ? Il faudrait... »

« Donc... » Mona interrompt M. Balthus. Elle lui coupe la parole sans le regarder. Elle me fixe, moi, comme pour signaler à notre camarade envahissant où se trouve le point focal de la soirée, là où l'attention de tous doit être dirigée : vers moi. Mona aura une belle dédicace.

« Donc, interrompt Mona en me souriant, chantez-vous lorsque vous cuisinez ? » Je ris. « Non, je ne chante pas quand je cuisine. Et les gens qui fredonnent devant une casserole m'irritent au plus haut point. » Mon auditoire est ébranlé. Je réalise que les quatre personnes assises devant moi chantonnet toutes en hachant leurs légumes.

Je suis de mauvaise humeur. Je suis quelqu'un de sympathique ! Et voilà qu'avec ses élucubrations sur le fait

que les soldats qui ne chantent pas n'ont pas le cœur à l'ouvrage, M. Balthus me fait passer pour une traître à la patrie.

Je termine mon anecdote gastronomico-orchestrale. Aujourd'hui, elle n'est pas marrante et à la fin, personne n'applaudit. Mon agacement a contaminé le ton de ma voix et puis, de toute façon, le momentum est passé. Mais ensuite, miraculeusement, M. Balthus me laisse parler. Pendant vingt minutes, je raconte sans interruption mes débuts en cuisine, l'ouverture puis la faillite de mon premier restaurant, les conseils donnés, les leçons apprises. Cette causerie, que je présente et bonifie depuis 2007, est toujours très appréciée. Les jours qui suivent ce genre d'entretien, je reçois plusieurs courriels de remerciements. Ce soir, ça ne lève pas. Mon débit est trop rapide. M. Balthus frétille devant moi, je sais que je parle sur du temps emprunté. Je bafouille, je m'interromps sans cesse avant qu'il le fasse lui-même. Je suis certaine qu'il saisira la moindre référence à un méchoui au cochon de lait ou à mon amour pour les vins du Jura pour reprendre sa présentation à lui sur les Japonais au temps de la Bombe A. M. Balthus me laisse parler mais il parasite mes pensées. Il est un kamikaze japonais. Il n'a aucune chance de ressortir d'ici avec la réputation d'un homme sain d'esprit mais, au passage, il anéantit mon opération.

Je regarde l'heure. En théorie, j'en ai encore pour cinquante minutes. Pour la première fois depuis que je donne des conférences, je songe à abréger. Par association d'idées, je dis : « Quoi qu'en dise l'affichette sur la porte d'un restaurant, l'heure de fermeture n'est pas la même pour tout le monde. »

M. Balthus pousse un *ah!* enthousiaste. Il est heureux que j'aborde ce sujet délicat. Son interruption me soulage, le genre de soulagement qu'on doit ressentir quand une tornade s'abat sur une ville après une longue attente.

Je l'invite à nous faire part de ses réflexions. Mon attitude avenante devant l'adversité semble soulager le reste de l'assistance. J'ai envie de leur dire : vous voyez bien que je suis sympathique !

Au sujet des heures de fermeture aléatoires que j'ai eu l'obligeance de mentionner, M. Balthus nous rappelle

que c'est le 15 août 1945 que l'empereur Hirohito, dans un discours radiophonique, déclare la capitulation de son pays. Mais pour le soldat japonais Hiroo Onoda, qui combat dans la jungle aux Philippines, la Seconde Guerre mondiale ne s'est terminée que vingt-neuf ans plus tard, en 1974. Dissimulé dans un épais labyrinthe végétal, ayant reçu l'ordre de ne pas se rendre jusqu'à l'arrivée des renforts, Onoda ne croit pas un mot des tracts qu'un avion fait pleuvoir sur la jungle expressément pour lui, annonçant la fin de la guerre. Il voit clair dans cette vile propagande. Il cessera la guérilla à l'arrivée des renforts, pas avant! (L'image de l'obstiné soldat Onoda m'arrache un sourire. Aux autres aussi.) Il faudra que son ex-commandant lui-même aille le chercher au cœur de la jungle pour qu'il accepte enfin d'en sortir, le 11 mars 1974. Et malgré ses presque trente années à affronter les soldats philippins, sans parler des insectes assoiffés de son sang, du paludisme et du dengue, Onoda a tout de même trouvé le moyen de vivre jusqu'à...

« Donc... » Cette fois-ci, c'est moi qui coupe la parole à M. Balthus. Je dois constater qu'il a remis les autres de bonne humeur avec son histoire de soldat obsessif. Je veux surfer sur sa vague. « Donc, tout ça pour dire qu'en restauration, les horaires sont fortement aléatoires et... » Le monsieur assis à gauche de M. Balthus fait claquer sa langue. L'autre se racle la gorge. Juxtaposées au tragique rocambolesque de la vie d'Onoda, l'insignifiance et la banalité de mon propos me choquent moi-même. Je me tais.

Mona lève la main sans me regarder, son attention toute entière concentrée sur M. Balthus.

— Il est mort à quel âge, Onoda?

— À 91 ans.

— Et qu'est-ce qu'il a fait entre 1974 et son décès?

— Il a fondé un camp jeunesse où il a enseigné les techniques de survie en milieu hostile. S'il avait été Américain, il aurait sans doute eu sa propre émission de télé-réalité.

Les quatre personnes qui se sont déplacées pour venir assister à ma causerie rigolent franchement. Sacré Onoda!

Mona veut des références sur la vie du soldat fou. M. Balthus sort un crayon de la poche de son veston. Il

n'a pas de papier. Mona lui tend mon livre de recettes. M. Balthus y griffonne quelque chose sur la page de garde, là où je rédige habituellement mes dédicaces. Je fais une croix sur celle de Mona et je quitte le champ de bataille.

Au comptoir, la bibliothécaire est désolée, qu'elle me dit. Pas de problème, que je lui réponds. Je veux juste mon chèque. Je suis une *hibakusha*, une survivante de la Bombe A. Mon orgueil est brûlé de bord en bord et j'exige ma compensation. La bibliothécaire me donne mes honoraires en espérant que je ne sois pas contagieuse.

Je rentre à la maison. Je me sers une part de gâteau des anges à l'explosion de petits fruits, puis je m'installe devant mon ordinateur portable et je consulte Google.

Il existe un sous-ensemble d'*hibakusha*, les *nijū hibakusha*. Ce sont les Japonais qui ont survécu aux deux explosions nucléaires, comme Tsutomu Yamaguchi, en voyage d'affaires le 6 août 1945 à Hiroshima (boum!) et de retour au travail malgré ses blessures le 9 août 1945 à Nagasaki (re-boum!). Tsutomu Yamaguchi a dit un jour : « Je déteste la bombe atomique par-dessus tout à cause de l'effet qu'elle a sur la dignité des êtres humains. » Je ne saurais mieux dire.

Si je croise une deuxième fois M. Balthus, si je deviens une *nijū hibakusha*, je me battraï contre les conférences dans les bibliothèques. Camouflée au cœur de la jungle livresque, j'évoluerai furtivement entre les rayons, attendant le moment propice pour ruiner les causeries même les plus appréciées. Je me bricolerai ma petite guérilla jusqu'à l'arrivée des renforts, pendant vingt-neuf ans, s'il le faut. On finira par m'offrir de réaliser ma propre émission de télé-réalité, ce que j'accepterai avec le sourire.

Après tout, je suis quelqu'un de sympathique.